

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/3 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.3.63951

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Enfin, – car on n'en finirait pas d'avoir à redire – qu'il me soit permis, comme Belge, de m'arrêter un instant à ce qui est écrit au sujet du pays dont je suis un citoyen. L'auteur rappelle que la Belgique a été envahie par l'Allemagne une première fois en 1914. Il évoque, sans reprendre ses termes, l'explication de Bethmann Hollweg: »Not kennt kein Gebot« (nécessité fait loi). On en peut penser ce qu'on veut. Elle avait le mérite de la franchise. Chose inattendue, Scheil conteste sa légitimité. Mais ce sursaut de rigueur vise à faire ressortir par contraste les bonnes raisons que Hitler a eues de récidives en 1940. À ce lire, la Belgique aurait été à la remorque de la France. Le jugement ne manque pas de piquant si l'on songe à tout ce qui s'est débité en sens inverse en France et même en Belgique. Il y a peu, un professeur qui enseigne la politique extérieure de la Belgique dans une université flamande, à parlé d'»een Belgische neutraliteit in het voordeel van Duitsland« (une neutralité belge à l'avantage de l'Allemagne)! Dresser le bilan de ce qui a été affirmé et imprimé à ce propos ferait conclure qu'à partir du moment où les critiques s'annulent les unes les autres, il n'y a plus lieu d'en tenir compte. Ceci, bien sûr, pour l'humour de la chose.

Une »histoire belge« ne clôt toutefois pas le livre. Il prend fin avec »l'appel à la paix« de Hitler, le 19 juillet 1940. L'auteur convient que le discours prononcé ce jour-là ne comporte rien de concret. Il s'étend donc sur des voies indirectes. L'une d'elle est passée par l'ambassadeur d'Angleterre à Washington, Lord Lothian. Elle est restée sans suite et sa teneur n'est pas connue. Sous l'impulsion de Churchill, le cabinet a décidé de tenir bon. Le fait est bien connu. Mais Scheil a son idée là-dessus et elle lui sert de conclusion en style d'épithète: »Écrasée depuis longtemps par la responsabilité de l'Empire, incapable de réformes intérieures et sans vues sur la configuration du Continent européen, l'Angleterre s'est réfugiée dans une guerre«.

Tout considéré, l'appréciation à porter sur le livre se réduit à constater qu'on se trouve en présence d'un modèle de démonstration qui relève du jeu d'idées plutôt que de la recherche historique. Il faut accorder à l'auteur que son sous-titre annonçait la couleur: »Die vereinte Entfesselung des Zweiten Weltkrieges« (Le déclenchement combiné de la Seconde Guerre mondiale). Simplement, il n'était pas évident dès l'abord que l'auteur serait le metteur en scène.

Jean VANWELKENHUYZEN, Bruxelles

Christoph RASS, »Menschenmaterial«: Deutsche Soldaten an der Ostfront. Innenansichten einer Infanteriedivision 1939–1945, Paderborn (Ferdinand Schöningh) 2003, 486 p. (Krieg in der Geschichte, 17).

Les historiques des régiments et des grandes unités tendent souvent à l'apologie et à mettre en relief les faits d'armes et actes d'héroïsme qui marquent les campagnes auxquels ils (et elles) ont pu participer. Et c'est d'ailleurs rendre un juste hommage aux sacrifices consentis, quel que soit le drapeau. Cependant, cette approche ne peut plus répondre aux exigences de l'histoire scientifique laquelle, en Allemagne surtout, bousculant tabous et préventions a très tôt perçu qu'il fallait pénétrer dans les mécanismes mentaux des Allemands somme toute ordinaires du III^e Reich: Adenauer le savait bien. Il ne nous appartient pas, ici, de porter un jugement d'ordre moral, ceci a déjà été fait depuis longtemps. L'auteur, lui aussi, a voulu comprendre et démonter l'extraordinaire machinerie qui, en un temps relativement court, il faut d'ailleurs compter dès avant la chute de la République de Weimar jusqu'à mai 1945, a fabriqué des millions d'hommes – mais aussi de femmes – de véritables instruments efficaces du nazisme. Il ne suffit pas de le constater et d'en décrire toutes les manifestations, sujet toujours sensible et l'on connaît, par exemple, les remous provoqués il y a quelques années seulement par l'exposition itinérante: »Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941–1944«. Rass a donc pris comme terrain d'exploration pour son étude une

division d'infanterie – la 253^e – au recrutement régional de Rhénanie-Westphalie, du Wehrkreis VI, de la 4^e vague, mise sur pied dans la région d'Aix-la-Chapelle et qui a combattu de 1941 à 1945 sur le front de l'Est. Elle a compté au total 27 040 hommes avec un effectif moyen de 16 020 et 720 officiers. Cette étude socio-historique portait essentiellement sur les hommes de troupe et les sous-officiers et se proposait de répondre à sept questions qui sous-tendent en quelque sorte la synthèse du comportement en conditions de guerre d'une division d'infanterie tout à fait »normale«. Pouvait-on légitimement prétendre, comme ce fut habituel à tous les niveaux de la population allemande, ne rien avoir connu des atrocités commises à l'Est, notamment de l'Holocauste, bref, de la vie quotidienne des populations placées sous la domination de la *Wehrmacht*? Pouvait-on contribuer à forger et entretenir une amnésie collective sélective et rejeter sur un seul noyau dur, hypothétique, la responsabilité d'une politique dont les vainqueurs révélèrent au grand jour les plus sombres aspects? Mais quels étaient les procédés et moyens utilisés par les cadres de la *Wehrmacht* pour que l'homme de troupe, quel que soit son âge, quelle que puisse être son origine sociale par exemple, ait trouvé parfaitement normal d'incendier des villages et de tuer les habitants afin de récupérer quelques têtes de bétail? Après tout, ces habitants, quand il en restait, n'étaient-ils pas des sous-hommes? En l'occurrence, Rass fonde son étude sur des grilles – en fait 41 tableaux – qui vont de l'âge des sous-officiers au nombre de Croix de Fer attribuées par mois de 1939 à 1945, en passant par la nature des blessures et maladies, les tailles et le poids des hommes selon les classes, l'appartenance au Parti et à ses multiples organisations, la profession des pères et de leurs fils, les délits et leur nature, etc. Le bilan est sombre et cette division, comme toutes les unités de l'AOK 9, participa à une opération de »ratisage« qui aboutit à ce qu'il est convenu de qualifier de »crime de guerre«: quand le 19 mars 1944 les Soviétiques atteignirent les environs de Osaritchi, 75 km au sud de Bobruisk, ils trouvèrent un camp à ciel ouvert (en fait un ensemble de trois camps) où survivaient encore environ 30 000 personnes (vieillards, femmes avec jeunes enfants, impropres au travail et 9000 morts). N'allons pas plus loin. Et pourtant! L'étude de Rass repose par conséquent sur des données statistiques qui complètent les multiples travaux sur la campagne de Russie et confirment les études, innombrables désormais, sur la *Wehrmacht*, l'un des trois »piliers« du régime hitlérien. Mais cette fois, il n'y a plus de place pour des jugements aussi incontestables soient-ils, mais fondés sur une documentation d'ordre moins strict, comme des témoignages par exemple, (voir notamment Omer Bartow). Il en ressort que les hommes de cette 253^e division d'infanterie ont été bien avant 1939 préparés à servir le national-socialisme, insufflé à hautes doses par tout le système d'instruction à plusieurs étages. La socialisation, avec son système militaire et un encadrement en officiers de troupe et sous-officiers totalement acquis aux principes et »valeurs« du III^e Reich ont fait des soldats des instruments non pas dociles, passifs, mais actifs et zélés du régime. Certes, l'expérience commune du combat, la constitution de groupes primaires, l'influence presque constante d'une action psychologique sous-tendue par un ensemble de contraintes impitoyables, mais aussi par une valorisation des actes de bravoure et des avantages appréciables, par exemple, ont façonné les soldats de manière spécifique. Mais individuellement ou collectivement – la nuance n'est pas indifférente – ils ont peu ou prou contribué à la »brutalisation« de la guerre à l'Est, montrant les aspects les plus vils d'une soldatesque pouvant quotidiennement participer aux pires exactions envers la population civile des territoires qu'elle contrôlait. Cette division d'infanterie ne se distingue pas par sa composition sociale, ses faits d'armes, elle ne fut jamais anéantie, ou, au contraire par un nombre particulier de désertions, d'auto-mutilations, de suicides, et de refus d'obéissance, c'était l'une des quelque 294 divisions d'infanterie de la *Wehrmacht*. La guerre sur le front de l'Est, il ne faut pas l'oublier, devait créer les conditions optimales de la mise en œuvre des ambitions hitlériennes, c'est-à-dire le *Lebensraum*, l'exploitation de toutes les ressources locales – y compris les hommes – au profit des troupes d'occupation, et du Reich. À leur niveau le plus bas de la hiérarchie, soldats et sous-

officiers, comme tant d'autres, n'eurent apparemment aucune difficulté ou hésitation d'ordre moral à mettre en œuvre ce programme, qui impliquait nécessairement une participation plus ou moins active à l'action des SS, du SD, et des *Einsatzgruppen*. Cette étude le démontre amplement, tout en ne révélant rien de nouveau, si ce n'est une confirmation fondée sur des données socio-historiques objectives, irréfragables. Curieusement, il n'est nulle part fait mention de l'aumônerie, pourtant présente dans ces grandes unités. On serait amené à penser que s'il ne s'agit pas d'une omission de l'auteur, ce qui semble improbable, c'est que la pratique religieuse était occulte et de rôle secondaire, ne représentant sans doute aucun obstacle à la « barbarisation » du quotidien de l'occupation. La lecture de ce livre est ardue (c'est une thèse soutenue en 2001 et remaniée) mais indépendamment de son intérêt, il témoigne de l'évolution significative que connaît l'histoire militaire depuis 15 ou 20 ans. C'est un exemple à suivre.

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Pierre Serge CHOUMOFF, *Nationalsozialistische Massentötungen durch Giftgas auf österreichischem Gebiet 1940–1945*, Wien (Bundesministerium für Inneres) ²2000, 185 p. (Mauthausen-Studien, 1a).

Lorsque Olga Wormser-Migot rédigea une thèse d'État pionnière sur « Le système concentrationnaire nazi », soutenue en Sorbonne en 1968, elle commit l'erreur de ne pas reconnaître l'existence de chambres à gaz dans les camps de concentration situés à l'ouest du *Reich*, en particulier à Mauthausen. Cette maladresse provoqua une vive émotion chez un certain nombre de rescapés des camps, parmi lesquels l'auteur de ce livre, lui-même ancien détenu du camp de Gusen, principal camp annexe de Mauthausen. Choumoff fit paraître en 1969 dans « Le Monde » une condamnation sans appel d'une thèse pourtant fort estimable, qui reste aujourd'hui encore un ouvrage de référence, en particulier par sa perception de la différence de nature essentielle entre les camps de concentration stricto sensu et les centres de mise à mort, situés à l'est¹. À la suite de la polémique avec Wormser-Migot, Choumoff entama des recherches sur la pratique des assassinats par gaz en Autriche annexée, dans le camp de Mauthausen comme à l'intérieur de l'institut d'euthanasie d'Hartheim. Ces travaux ont déjà donné lieu à plusieurs publications par l'Amicale de Mauthausen ainsi qu'à des contributions à des ouvrages collectifs², dont le présent ouvrage constitue la traduction allemande.

Reprenant la structure antérieure des travaux de l'auteur, ce livre est donc divisé en deux parties. La première s'attache à une description des assassinats par gaz à l'intérieur de l'institut d'euthanasie d'Hartheim, où furent assassinés, dans le cadre de l'action 14f13, extension aux camps de concentration de l'action T4, des détenus invalides en provenance des camps de Mauthausen-Gusen, mais aussi de Dachau. La seconde partie du livre est consacrée à l'étude des assassinats par gaz à l'intérieur du camp de concentration de Mauthausen proprement dit, qui se déroulèrent en trois lieux différents: dans la chambre à gaz du camp central, de manière occasionnelle dans les blocks 16 et 31 du camp de Gusen et à l'intérieur de

1 Voir à ce propos la notice nécrologique d'Olga WORMSER-MIGOT rédigée par Annette WIEVIORKA et publiée dans « Le Monde » du 8 août 2002.

2 Les chambres à gaz de Mauthausen camp de concentration nazi, Amicale des déportés de Mauthausen, 1972. Les assassinats par gaz à Mauthausen et à Gusen, camp de concentration nazi en territoire autrichien, Amicale des déportés de Mauthausen, 1986. Pierre Serge CHOUMOFF a collaboré à l'ouvrage collectif, sous la direction de E. KOGON, H. LANGBEIN et A. RUCKERL, *Les chambres à gaz secret d'État*, Paris 1984, et a rédigé deux annexes jointes à la deuxième édition par le Seuil en 1988 du très bel ouvrage « Ravensbrück » de Germaine TILLION.